



Barack Obama.

Obama l'Africain ?

Ghana. Pour sa première sortie en Afrique subsaharienne, Barack Obama n'a pas choisi le Kenya, d'où était pourtant originaire son père, mais le Ghana. Tout un symbole, car ce pays est un rare modèle de transition démocratique sur ce continent.

Au terme d'une tournée qui l'a conduit en Russie puis en Italie à l'occasion du G8, le président américain Barack Obama s'est rendu pour la première fois en Afrique subsaharienne les 10 et 11

juillet, destination le Ghana. La raison de ce choix ? Ce pays est souvent cité comme exemple de bonne gouvernance et de réformes économiques dans une région où les crises politiques sont fréquentes. En effet, en décembre 2008, l'élection présidentielle, à laquelle ne pouvait se représenter l'ancien président John

Agyekum Kufuor, s'est déroulée sans heurts. Très serrée, elle a été remportée par le président actuel John Atta-Mills, professeur de droit de 64 ans, tandis que son opposant Nana Akufo-Addo reconnaissait sa défaite. C'est donc avec fierté et ferveur que les Ghanéens ont accueilli le premier président noir

Au Ghana, le président américain a été comparé aux féticheurs priés de faire tomber l'eau en période de sécheresse.

Dans son discours très attendu devant le Parlement, le président américain a souhaité dépasser le rôle joué par les grandes puissances en Afrique pour privilégier un message appelant le continent à se prendre en main. « Il est vrai qu'une carte coloniale qui n'avait guère de sens a contribué à susciter des conflits, et l'Occident a souvent traité avec l'Afrique avec condescendance, à la quête de ressources plutôt qu'en partenaire. Cependant, l'Occident n'est pas responsable de la destruction de l'économie zimbabwéenne au cours des dix dernières années », a-t-il affirmé.

«Yes you can»

Dans ce sens, il a fortement insisté sur la lutte contre la corruption : « Comment voulez-vous qu'on investisse dans des pays où le gouvernement prend des commissions de 20 % sous la table ? » Et d'ajouter : « L'Afrique n'a pas besoin d'hommes forts, elle a besoin de fortes institutions ». Pour finir, il a détourné son slogan de campagne en déclarant : « Vous pouvez vaincre la maladie, mettre fin aux conflits, changer fondamentalement les choses. Vous pouvez faire ça. Oui, vous le pouvez ». Ayant obtenu à l'occasion du G8 la décision d'octroyer 20 milliards de dollars à la « sécurité alimentaire » (au lieu des 15 proposés initialement), il a annoncé une hausse de l'aide au développement et des investissements dans les systèmes de santé publique. « L'Amérique tendra la main de manière plus responsable » et « en tant que partenaire », a-t-il dit, car « le but de l'assistance étrangère doit être de créer les conditions pour qu'elle ne soit plus nécessaire ». Il a cependant signifié que le soutien américain au développement dépendrait d'une adhésion aux règles démocratiques.

Le fait que Barack Obama se soit rendu au Ghana plutôt qu'au Kenya, où vit pourtant encore une partie de sa famille paternelle, est très révélateur à cet égard. Alors que le Kenya a longtemps été considéré comme une première étape obligée, il semble que le déroulement désastreux de l'élection présidentielle de 2007, qui avait donné lieu à des violences ethniques, a sérieusement compromis une telle éventualité. Barack Obama a d'ailleurs rappelé que, si son grand-père avait été appelé « boy », une grande partie de sa vie sous l'autorité britannique au Kenya, ce sont le tribalisme et le népotisme dont souffre le pays qui ont bloqué la carrière professionnelle de son père. Il n'en reste pas moins que son déplacement au Ghana était accompagné d'une opération de com' panafricaine.

Par l'intermédiaire de plusieurs ambassades, Washington avait invité les Africains à poser leurs questions au président américain par texto ou via les réseaux de socialisation. D'après Macon Phillips, responsable des nouveaux médias à la Maison Blanche, plus de 5 000 Africains ont envoyé des messages Internet au président américain. Trois

journalistes ont ensuite été chargés de sélectionner les questions qui lui ont été posées à l'occasion de sa visite.

Contrer la Chinafrica

L'autre enjeu important en toile de fond de cette visite n'est autre que la présence croissante en Afrique de la Chine, dans un contexte où Pékin se pose en alternative aux occidentaux sans exiger la moindre contrepartie démocratique. Récemment encore, le vice-président zambien George Kunda déclarait : « Quand on se tourne vers les partenaires traditionnels, la question des conditions surgit. Ils parlent de gouvernance, de droits de l'homme, de corruption. Avec les Chinois, il n'y a pratiquement pas de conditions ». Or, le Ghana offre une multitude d'opportunités : deuxième producteur mondial de cacao, riche en or et en diamant – le pays fut baptisé Gold Coast (Côte de l'or) –, ce pays de 21 millions d'habitants recèle de surcroît un important gisement pétrolier. Une réserve d'environ 600 millions de barils a été découverte au large du pays en 2007, dont l'exploitation devrait démarrer l'année prochaine avec une production journalière de 120 000 barils. « Le voyage du président Barack Obama au Ghana [...] est une stratégie subtile de la Maison-Blanche concernant le pétrole, afin de sécuriser une autre source d'énergie sur le continent africain », s'est ainsi réjoui Patrick Morris, PDG de la Gold Star Ressources Corporation qui explore les champs pétroliers en Afrique de l'Ouest. Aujourd'hui, 15 % des importations de pétrole américaines proviennent de cette région, une part qui pourrait grimper à 25 % d'ici à 2020.

Enfin, Barack Obama s'est rendu au fort de Cape Coast, lieu de départ vers l'Amérique pour des millions d'esclaves, avec son épouse Michelle, elle-même descendante d'esclave, et leurs deux filles. « Cette visite rappelle la capacité de l'être humain à faire le mal absolu », s'est-il ému. Plus de 10 000 Afro-Américains en quête de leurs racines visitent ces forts chaque année. Comme Nicolas Sarkozy à Dakar en 2007, Barack Obama a donc fait des maux du continent un problème essentiellement interne, omettant dans son discours bon nombre d'éléments tels que le rôle des États-Unis dans la guerre froide, les subventions agricoles américaines qui fragilisent les économies africaines, le poids de la « dette » ou encore le néo-colonialisme.

Obama l'Africain ? Pas vraiment. Dans son livre *Les Rêves de mon père*, il explique d'ailleurs qu'il ne s'est jamais senti autant Américain qu'au retour de son premier voyage au Kenya, sur les traces de son père. Mais toute la différence réside dans sa capacité à mettre le continent devant ses responsabilités tout en rappelant devant le parlement ghanéen que « le sang de l'Afrique » coule dans ses veines. Entre moralisme et réalisme, c'est ça le style Obama.

AMINA BOUBIA